

► ARENDT H., « Qu'est-ce que l'autorité ? », in *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, 121-185 ; *Qu'est-ce que la politique ?* Paris, Le Seuil, 1995. – BOURRICAUD F., *Esquisse d'une théorie de l'autorité*, Paris, Plon, 1961. – FLATHMAN R., *The Practice of Political Authority: Authority and the Authorization*, Chicago, Univ. of Chicago Press, 1980. – FRIEDRICH C. J. (éd.), *Authority. Nomos I*, Cambridge (MA), Harvard Univ. Press, 1958. – MACHAN T. R., « Individualism and the problem of political authority », *Monist*, 1983, 66 (4), 450-516. – RAZ J., *The Authority of Law*, Oxford, Oxford Univ. Press, 1979. – WATT E. D., *Authority*, Londres, Croom Helm, 1982. – WEBER M. (1922), *Économie et société*, Paris, Plon, 1971.

Jean LECA

→ Légitimité/légitimation ; Politique ; Pouvoir.

AUTRICHIENNE (ÉCOLE)

Le nom de cette école a été attribué deux fois. Il a d'abord été attribué à C. Menger et à ses partisans durant le *Methodenstreit* (querelle des méthodes) dans les années 1880. Près d'un siècle plus tard, la même appellation est devenue emblématique des libéraux américains. Il désigne un groupe composé de plusieurs générations d'économistes appartenant à un même milieu socio-intellectuel et partageant les mêmes présupposés, d'une part ; d'autre part, un mouvement idéologiquement orienté qui regroupe des intellectuels défendant le capitalisme et se répartissant entre l'université, la politique et les médias ; on parlera des « Autrichiens de la littérature économique ».

Le document fondateur de l'École autrichienne date de 1871, mais il n'a été reconnu qu'après un certain temps comme le programme original de l'approche marginaliste. Deux des premiers admirateurs de Menger, E. Böhm-Bawerk et F. Wieser – qui n'ont pas été à proprement parler des disciples de Menger – ont créé cette école à l'université de Vienne et ont attiré à leurs séminaires des étudiants, mais aussi des adversaires tels les marxistes autrichiens. C'est essentiellement Böhm-Bawerk – considéré par certains comme le saint Paul de ce mouvement – qui a diffusé les idées de Menger auprès d'un public plus large, en approfondissant ses ébauches théoriques et en les appliquant à de nouveaux domaines. Du point de vue de la cohésion théorique et de la réputation sociale, la période durant laquelle Menger, Böhm-Bawerk et Wieser ont enseigné dans le même département a été l'âge d'or de l'École autrichienne (approximativement entre le tournant du siècle et le déclenchement de la Première Guerre mondiale).

La génération suivante a dû lutter dans le contexte particulier de la période qui a suivi la Première Guerre mondiale à la fois dans les universités et à l'extérieur. L. von Mises et J. Schumpeter, les deux figures marquantes de cette génération, n'ont pas atteint les rangs les plus élevés de l'université de

Vienne : Schumpeter peut-être à cause de son style de vie et Mises sans aucun doute en raison de ses origines juives. Après un intermède court et peu réussi dans le monde politique et dans le monde des affaires, Schumpeter est parti à Bonn puis, plus tard, à Harvard. Mises est quant à lui resté à Vienne jusqu'à l'*Anschluss* en 1938. Bien que n'ayant pas le pouvoir d'un *Ordinaris*, il fut influent grâce à son *Privatseminar*, particulièrement dans les années 1920. De là est issue la génération suivante d'Autrichiens, génération qui fut certainement la plus célèbre et la plus influente, avec notamment : F. A. Hayek, G. Haberler, O. Morgenstern et F. Machlup, pour ne nommer que ceux dont les contributions ont traversé les frontières de l'économie et influé sur les débats généraux dans les sciences sociales. À peu près tous les membres de cette génération ont quitté l'Autriche dans les années 1930, soit parce qu'ils constituaient de manière évidente des victimes potentielles du racisme nazi, soit, pour les non-juifs, en raison de leurs désillusions concernant les perspectives de carrière en Autriche. À l'étranger, ils cherchèrent à intégrer les centres de recherche spécialisés dans l'économétrie et dans l'étude des cycles économiques qui avaient été récemment créés, l'Institut autrichien de recherche sur les cycles économiques (fondé en 1927) n'étant pas en mesure de subventionner tous les jeunes chercheurs prometteurs. Après 1938, c'en était fini de l'École autrichienne avec Vienne comme moteur. Alors dispersés, mais souvent situés à Genève, Londres et, aux États-Unis, dans les principales universités et dans les grands groupes de recherche, certains ex-Autrichiens ont alors développé leurs propres analyses ou se sont dirigés vers de nouveaux champs, d'autres encore ont combattu l'influence croissante du keynésianisme. À la fin des années 1940 et durant les années 1950, cette école semblait morte ou du moins en train de mourir : elle avait à la fois perdu sa réputation au sein des sciences sociales ainsi que son influence sur les jeunes étudiants en économie. De manière surprenante, cependant, l'école a connu une renaissance et l'économie autrichienne est peu à peu devenue plus ou moins à la mode parmi les intellectuels opposés à l'étatisme.

Au cours de leur histoire, les Autrichiens n'ont jamais limité leurs activités au seul monde académique. Dès les débuts, comme Menger qui fut le prescripteur du prince héritier de la couronne des Habsbourg, ils ont tenté d'exercer une influence sur la politique et sur l'opinion publique avec les moyens qui leur semblaient les plus propices. Böhm-Bawerk et Schumpeter ont exercé la fonction de ministre des Finances : le premier durant la période de déclin de l'empire, le second durant les premières années de la république démocratique. Menger et Schumpeter ont été les « nègres » et les éminences grises de membres de la Cour impériale. Plus tard, Mises, Schumpeter et surtout Hayek ont

essayé d'influencer l'opinion publique en écrivant dans les journaux et en publiant des livres destinés à un large public. Certains d'entre eux sont devenus des best-sellers, comme, *Capitalism, Socialism and Democracy* de Schumpeter (1942), et *Road to Serfdom* de Hayek (1944).

L'École autrichienne est née du texte programmatique de Menger, *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre* (1871), où il proposait une approche subjectiviste d'après laquelle l'origine de la valeur proviendrait des désirs individuels. Si les désirs sont infinis, en revanche les moyens sont toujours limités. Par conséquent, chacun doit établir une échelle de préférences et échanger une certaine quantité de biens moins désirés contre une quantité de biens plus désirés. Le principe de l'utilité marginale – celle-ci se définissant comme la valeur, pour le consommateur, d'une unité supplémentaire d'un bien – détermine les prix car, d'abord, on attribue une valeur supérieure aux biens subjectivement perçus comme rares et, ensuite, cela détermine la somme d'argent que l'on est prêt à payer pour une unité supplémentaire de ce bien. Menger a rejeté la théorie classique de la valeur et les analyses du processus de production qui en découlent pour concentrer entièrement son attention sur l'étude des processus d'évaluation et de jugement. Avec W. S. Jevons et L. Walras, Menger est reconnu comme l'un des pionniers de la « révolution marginaliste » et comme l'un des fondateurs de l'économie néoclassique. La célébrité de Menger, de son vivant, est avant tout attribuable à son acharnement à combattre la jeune École historique allemande en économie. L'*Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften und der politischen Ökonomie insbesondere* a paru pour la première fois en 1883. En raison de la réponse très défavorable que lui adressa G. Schmoller, Menger répondit à son tour par un second pamphlet qui prit l'ampleur d'un livre, *Die Irrtümer des Historismus in der deutschen Nationalökonomie*. Dans la *Methodenstreit*, il s'est fait l'avocat d'une discipline économique orientée vers la théorisation et rejetant les études historiques détaillées que Schmoller considérait comme le moyen de découvrir les lois de l'économie. En fait, Menger confondait théorie et apriorisme. Böhm-Bawerk a ajouté un troisième élément à l'approche inaugurée par Menger – élément qui, plus tard, a également attiré les jeunes membres de l'École –, à savoir la lutte intellectuelle contre Marx et les socialistes de toutes obédiences. Outre une critique de Marx (*Zum Abschluss des Marx'schen Systems* qui, en 1896, comprenait une réponse de l'Autrichien marxiste R. Hilferding), Böhm-Bawerk a publié une défense du rôle de l'intérêt, étude couvrant un vaste champ historique. Wieser – qui était son beau-frère – est plus spécialement connu aujourd'hui pour sa contribution à l'élaboration de la terminologie économique. Il a inventé le terme *Grenznutzen* (utilité marginale) qui

est ensuite devenu emblématique du mouvement. L'École autrichienne a d'ailleurs la paternité de nombreux néologismes, comme la notion d'« individualisme méthodologique » dont on considère que Schumpeter en est l'auteur, ou celle d'« ordre spontané » rendu célèbre par Hayek.

Du point de vue des sciences sociales, au sens large, les Autrichiens ont contribué à faire disparaître les éléments divergents de l'ancienne *Staatswissenschaften* et à développer un champ spécialisé dans le domaine de la microéconomie. Si l'éclatement des sciences sociales était sans doute inévitable, les Autrichiens y ont néanmoins largement contribué. Les idées fécondes proposées par Menger et d'autres n'ont pu alors obtenir dans les disciplines voisines la reconnaissance qu'elles auraient méritée. C'est par exemple le cas de la notion de temps et de son rôle dans les relations sociales. Si l'École autrichienne a au départ réduit l'étendue des sciences sociales, les générations qui ont suivi sont principalement connues parce que leurs idées ont été utilisées dans le cadre d'un élargissement considérable du paradigme individualiste.

La plupart des publications de Schumpeter, par exemple, appartiennent au domaine de la discipline économique, mais une partie bien connue de ses travaux transcende les frontières étroites de l'économie néoclassique. Il a non seulement apporté des contributions à la sociologie historique, à l'histoire de la pensée sociale et à la méthodologie des sciences sociales, mais aussi à des domaines particuliers de la recherche sociologique tels que les relations ethniques, la sociologie de la finance et la sociologie politique. Il a également combattu l'héritage intellectuel de Marx.

De plus, Mises, qui dans les années 1930 se définissait comme sociologue et non comme économiste, est devenu célèbre en tant que l'un des plus vifs critiques du socialisme sous toutes ses formes. En particulier, l'idée d'une planification centralisée a fait l'objet de ses attaques les plus acerbes. Dans les années 1920, le débat relatif au « calculateur socialiste » a mobilisé les plus grands penseurs des deux camps. Plus tard, Mises a proposé ce que l'on appelle une praxéologie, c'est-à-dire une forme de sociologie *a priori* qui a eu peu d'impact en dehors des petits cercles d'adeptes de l'époque.

Hayek a, quant à lui, d'abord obtenu la reconnaissance scientifique dans le domaine de l'étude des cycles économiques. Néanmoins, il s'est ensuite tourné vers la philosophie sociale et politique, ce qui lui a permis d'obtenir une réception plus importante, notamment après avoir été lauréat du prix Nobel d'économie en 1974.

L'École autrichienne des débuts a peu influencé la pensée sociologique. Ce n'est qu'après que les cohortes ultérieures de disciples se furent répandues à travers le monde académique occidental que l'approche défendue par l'École autrichienne a eu une résonance en sociologie. On peut identifier

trois voies principales suivant lesquelles s'est exercée cette influence sur la théorie sociologique.

En premier lieu, A. Schütz et F. Kaufmann (à la fois son mentor et son ami plus âgé que lui) ont tous les deux activement participé aux discussions qui ont eu lieu au cours du *Privatseminar* de Mises consacré aux fondements des sciences sociales. *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt* (1932) de Schütz peut être considéré comme une tentative visant à remédier aux défauts de la théorie économique autrichienne. Parmi les problèmes auxquels il était important de trouver une solution, il y avait la question de la compréhension inter-subjective et les problèmes conceptuels que soulève l'apriorisme dans une discipline empirique. Comment un agent économique acquiert-il la connaissance des motifs des autres agents ? Comment est-il possible de formuler des propositions nécessaires et non empiriques qui possèderaient une validité universelle indépendante des variations historiques ? Schütz a répondu à ces questions en s'inspirant à la fois de M. Weber et d'E. Husserl. Lorsque des sociologues actuels défendent la méthode interprétative à partir des idées de Schütz, ils se fondent aussi implicitement sur l'économie marginaliste.

Ensuite, la deuxième voie relie les premières approches en termes d'utilité marginale à l'actuelle théorie du choix rationnel. La plupart des problèmes que Menger et ses contemporains n'ont pas réussi à résoudre sont toujours sans solution : la question de la rationalité, le problème de la stabilité et de la capacité à procéder à des comparaisons interpersonnelles des préférences, les fondements empiriques de la microéconomie, la possibilité de tester les propositions de l'École autrichienne (Bunge, 1998). Cependant, avec la *Theory of Game and Economic Behavior* (1944) d'O. Morgenstern et J. von Neumann, la capacité à formaliser des interactions particulières, les motifs des acteurs et les conséquences globales de leurs interactions a considérablement progressé.

Enfin, une troisième voie, actuellement en plein essor au sein de la pensée sociologique, a sans doute en partie été initiée par les Autrichiens – ou du moins certains Autrichiens y ont contribué. Il s'agit de la socio-économie (mélange d'économie et de sociologie) qui tente d'éviter les impasses évidentes de l'économie néoclassique en insistant sur la place des résultats empiriques dans la construction des théories. La contribution de Schumpeter à ce type d'approche est incontestable. Sa théorie de l'entrepreneur et ses idées concernant les forces sociales et économiques de développement ont été redécouvertes, même si son affirmation la plus célèbre selon laquelle « le capitalisme ne peut pas survivre » s'est, quant à elle, révélée fautive.

► BLAUG M. (éd.), *Carl Menger (1840-1921)*, Aldershot, Elgar, 1992 ; éd., *Eugen von Böhm-Bawerk (1851-1914) and Friedrich von Wieser (1851-1926)*, Aldershot, Elgar, 1992.

– BOETTKE P. J. (éd.), *The Elgar Companion to Austrian Economics*, Aldershot, Elgar, 1996. – BUNGE M., *Social Science under Debate : a Philosophical Perspective*, Toronto, Univ. of Toronto Press, 1998.

Christian FLECK

→ Menger : Mises ; Methodenstreit.

AXIOMATIQUE (THÉORIE)

En théorie sociologique, la méthode axiomatique se présente comme un moyen formel pour créer des théories scientifiques. Néanmoins, la méthode axiomatique n'est généralement pas celle qui est préférée par les théoriciens. En fait, les théories sont souvent construites de manière plus ou moins formelle. Ainsi, l'expression « théorie formelle » renvoie à un type de théorisation dans lequel les hypothèses et les définitions sont clairement spécifiées, un effort étant fait pour en déduire des implications logiques. C'est sans doute cette dernière démarche qui fait qu'une théorie est « formelle », même si elle n'est pas axiomatique. Par exemple, les fondements sociologiques actionnistes proposés par M. Weber sont formels au sens de la construction d'un ensemble de définitions, mais ils ne constituent pas en eux-mêmes une théorie formelle car Weber n'a pas cherché à déduire des implications logiques d'un ensemble précis d'hypothèses. En raison du caractère quelque peu technique de la démarche axiomatique, il est nécessaire de débiter par une présentation de ses caractéristiques logiques et scientifiques, avant d'étudier son histoire et son utilisation en sociologie.

La méthode axiomatique doit être considérée comme un mode rigoureux de présentation d'une théorie formelle. Les conditions de base requises sont les suivantes. Premièrement, il faut préciser de manière claire les termes indéterminés. Deuxièmement, il faut clairement spécifier les affirmations non prouvées en employant des termes « primitifs » et des termes reposant sur des présupposés purement logiques et mathématiques (comme « et », « ou », « trois »). Lorsque ces deux contraintes sont satisfaites, il existe alors une « base primitive du système axiomatique » : des termes primitifs et des assertions primitives que l'on appelle des axiomes. Le système axiomatique est alors logiquement élaboré sur cette base primitive. D'abord, les définitions sont établies uniquement par référence aux termes primitifs et à des termes auparavant définis. Ensuite, les propositions ne sont prouvées qu'à travers l'utilisation d'axiomes et de règles d'inférence logico-mathématiques qui sont présupposées. Par exemple, la tautologie « Si P, alors Q et P, alors Q » sera utilisée sans être mentionnée, fonctionnant ainsi comme une règle logique d'inférence. Ou encore, la règle « $x + y = y + x$ », quels que soient les nombres réels x et y , sera utilisée en tant que règle

d'inférence sans être explicitement mentionnée. On qualifie ces conditions requises de « syntaxiques ». Par contraste, la signification choisie pour définir les termes, les axiomes, et l'utilisation visée du système en tant que théorie se rapportent aux dimensions sémantique et pragmatique de la théorie axiomatique. En premier lieu, le système axiomatique constitue une théorie lorsqu'il est associé un problème précis, c'est-à-dire à des interprétations visées (*intended interpretation*). En second lieu, on peut le qualifier de théorie scientifique s'il prend place dans un contexte où il doit remplir le rôle que l'on attend d'une théorie dans les sciences : en particulier l'explication, mais aussi la clarification conceptuelle d'idées. P. Suppes (1957) a proposé une analyse utile de la démarche axiomatique, analyse qui a eu un impact important tant en philosophie des sciences qu'en sciences sociales.

Dans le contexte des théories formelles en sociologie, on s'intéresse essentiellement à des systèmes axiomatiques qui font référence à des objets sociologiques reconnaissables (en incluant les processus) et qui remplissent des fonctions scientifiques que l'on attend d'une théorie. Par conséquent, une théorie axiomatique, en sociologie, a la forme syntaxique d'un système axiomatique à laquelle s'ajoute une interprétation sociologique visée qui traite d'un problème nécessitant une formulation théorique. En termes syntaxiques, un théorème est : toute conséquence logique des axiomes. En pratique, le terme « théorème » est restreint aux conséquences logiques importantes ou utiles. C'est pourquoi, en pratique, un théorème est une réponse théorique, logiquement déduite, à un problème scientifique.

À titre d'exemple de théorie axiomatique, on peut citer la théorie des jeux élaborée par J. von Neumann et O. Morgenstern (1947) et la théorie de l'équilibre. Ces exemples représentent deux des utilisations les plus anciennes et les plus significatives des méthodes axiomatiques dans les sciences sociales. L'élaboration de la théorie des jeux a été plus directement liée au développement des mathématiques pures, de la théorie économique et de la théorie politique, qu'à celui de la théorie sociologique. Son impact en sociologie se concentre dans les travaux des théoriciens du choix rationnel. La théorie de l'équilibre n'a, pour sa part, pas seulement été conçue par les mathématiciens et les psychologues, mais aussi par les sociologues, plus particulièrement par ceux qui s'inscrivent dans le paradigme des réseaux sociaux.

Il est important de comprendre que si les interprétations visées (*intended interpretations*) d'un système axiomatique guident sa construction, ce système est également susceptible de déboucher sur d'autres interprétations. Par exemple, un graphe orienté peut servir à interpréter, non seulement des relations interpersonnelles, mais aussi des relations entre États-nations et, en principe, des relations non humaines entre d'autres sortes d'entités. De même,

la théorie des jeux a été élaborée à partir de l'idée d'agents rationnels. Mais des jeux abstraits (comme le dilemme du prisonnier) peuvent être appliqués à des interactions non humaines, dans le domaine de la théorie évolutionniste en biologie notamment.

L'idée selon laquelle la méthode axiomatique serait un moyen pour rendre la théorie sociologique plus rigoureuse a été vigoureusement défendue par H. Zetterberg (1954). Zetterberg a clairement déterminé les exigences requises concernant les termes indéterminés, les axiomes spécifiés utilisant ces termes, les définitions explicites en termes de primitives, et les déductions des conséquences logiques. En adaptant la méthode au domaine de la théorie sociologique, Zetterberg a établi la distinction entre les styles taxinomiques et les styles propositionnels utilisés par les théoriciens de tout premier plan dans les années 1950. En écrivant *Toward a General Theory of Action*, Parsons et ses collaborateurs ont employé le style taxinomique. Par contraste, *The Human Group*, d'Homans, fournit un exemple typique de style propositionnel. Un grand nombre de propositions analytiques générales sont explicitement formulées, chacune se rapportant à l'influence mutuelle de variables comme le degré de similarité des activités, la fréquence des interactions et l'intensité d'un sentiment positif.

Pour Zetterberg, Homans a, plus que Parsons, contribué à la mise en œuvre d'une démarche de théorisation sociologique – celle-ci étant définie comme une partie de la théorie sociologique centrée sur les propositions générales. Ces dernières sont des propositions ayant un « fort contenu informatif », dans le sens où elles sont falsifiables par de nombreux exemples particuliers (en substituant des termes moins généraux à des termes plus généraux de la proposition). La méthode axiomatique est recommandée comme moyen d'organiser un système de propositions générales en sélectionnant certaines d'entre elles comme axiomes et en déduisant les autres. L'un des bénéfices que l'on tire de l'organisation axiomatique d'un système de propositions est que les déductions peuvent conduire à de nouvelles propositions.

L'approche proposée par Zetterberg diffère doublement de celles développées dans les traditions de la théorie des jeux et de la théorie de l'équilibre. D'une part, elle présuppose qu'il existe un ensemble de propositions générales et que le travail du théoricien consiste à les organiser sous forme axiomatique. Une théorie scientifique est ainsi envisagée comme un système de lois, c'est-à-dire comme des propositions générales qui ont été vérifiées. La démarche axiomatique est alors une méthode d'organisation de ces lois. D'autre part, cette approche minimise explicitement l'utilisation des mathématiques dans la construction de théories sociologiques. Ainsi, Zetterberg n'a fait mention ni de la théorie des jeux ni de la théorie de l'équilibre en tant qu'exemples de théories heuristiques pour les sciences.